

Foires et marchés autour de Lamballe à travers l'œuvre de Mathurin Méheut (1882-1958)

Mathurin Méheut manifeste dès son jeune âge un intérêt certain pour le dessin et la peinture. Déjà, certaines de ses œuvres sont datées de 1896, époque à laquelle il commence son apprentissage chez M. Guernion, entrepreneur de peinture en bâtiment et artiste peintre à Lamballe.

Il parcourt la campagne pour dessiner et se rend aux foires et marchés. Dans le Penthièvre, il va à la Montbran et à Lamballe, place du Martray, à l'emplacement actuel du marché. Il ne manque pas non plus la foire de Moncontour. Dans le reste de la Bretagne, on le retrouve à Quimper, Dinan, au Folgoët. En Provence, il se rend aux marchés de Cassis ou de Toulon, lors de ses séjours dans sa villa à Cassis. Des dessins conservés au musée Mathurin Méheut attestent son intérêt pour les foires tout au long de sa vie.

Nous nous attacherons ici uniquement aux foires et marchés de Lamballe et de la Montbran.

Carnet de croquis à la main, Méheut va de foire en foire pour capter les images essentielles en quelques coups de crayon, le plus rapidement possible. Il sait que tout ce mode de vie va disparaître, tout comme la pêche artisanale et les grandes fêtes religieuses que sont les pardons. Il voit vite et dessine juste, d'où la spontanéité du trait, du graphisme qui caractérise son style.

Aux foires de Lamballe et de la Montbran, Méheut observe et croque sans attendre les potiers et les animaux. La plupart des dessins qui illustrent notre propos sont conservés au musée Mathurin Méheut de Lamballe et datent des années trente et quarante.

I. - Lamballe

Les foires et marchés de Lamballe étaient très achalandés et on y venait de quarante-six paroisses des alentours. C'était, pendant plusieurs jours, le rassemblement de tout un monde de villageois et de citadins dont

la présence était source de profit pour la ville. Les plus anciennes foires étaient, semble-t-il, la foire Saint-Simon qui durait huit jours et la foire Saint-Jude dont fait état un titre de 1121. De nombreuses foires se sont ainsi succédé. La foire de l'Ascension et la foire Saint-Denis, mentionnées dans un édit de 1378, duraient en principe trois jours, mais se prolongeaient souvent. La foire Saint-Berthélemé (Saint-Barthélémy) avait lieu dans le quartier de Saint-Ladre (Saint-Lazare) en 1555. La foire Saint-Jean au XVII^e siècle avait un succès considérable. Enfin, la foire la plus récente semble être la foire des Rameaux dont la première s'est tenue en 1904.

À toutes ces foires venaient s'ajouter chaque année, les «marchés renforcés», celui du jeudi d'avant les Cendres, du jeudi de la Mi-Carême et celui du jeudi de la Cène (Jeudi Saint). Mais, de tout temps il y avait le marché de la semaine, le jeudi à Lamballe.

A - Les potiers

Les potiers venaient chaque jeudi sur la place du Martray. Lamballe avait sa *rue aux pots*. On y vendait depuis des siècles des pots de toutes sortes et de toutes tailles. Le commerce se développait tellement qu'un arrêt du syndic fut pris pour limiter les emplacements : «Tout potier pourra occuper jusqu'à 2 mètres carrés à raison de cinq centimes par mètres, sans pouvoir prétendre à plus de terrain, attendu leur grand nombre et le peu de place affecté à l'étalage de cette industrie» (1830).

Tout autour de la place du marché, les grandes caves des commerçants lamballais contenaient toujours un important stock de poteries qui était alimenté en permanence. Les jours de marché, les quantités nécessaires étaient sorties par les soupiraux et les invendus réengrangés. Lamballe assurait ainsi 40 % de l'écoulement des poteries fabriquées dans le bourg voisin de La Poterie, le grand centre de production. Le reste était écoulé à la foire de la Montbran.

Jamais, il n'a été fait état du nombre d'objets fabriqués. C'est seulement grâce aux registres de l'état civil, tenus depuis 1600 par le clergé et indiquant le nom et la profession des habitants, que l'on a pu dénombrer le nombre d'objets fabriqués annuellement. C'est entre 1600 et 1880 que la production des poteries a été la plus intense. Il y avait 50 à 60 familles d'artisans-potiers qui cuisaient de 2 500 à 3 000 objets par four, tous les deux mois. Cela faisait environ de 7 à 900 000 objets, sans compter les briques, les tuiles et pavés...

Si en 1882, il reste 11 fours à pots dans le bourg, on n'en compte plus que 7 au début du XX^e siècle. En 1928, la famille Hamon-Gouyette utilise le seul et dernier four du village pour la dernière cuisson. Le déclin de la profession est brutal. Les poteries étant dépassées et concurrencées par

d'autres matériaux moins fragiles, les artisans-potiers se découragent peu à peu. La succession n'est pas assurée et la population du village de la Poterie diminue progressivement.

Originaire de Lamballe, Méheut connaît le village de la Poterie et assiste bien souvent à la fabrication et à la cuisson des pots, comme l'attestent de nombreux dessins et notamment ceux qui illustrent le livre de Florian Le Roy, *Vieux métiers bretons*. Déjà, il s'intéresse aux vieux métiers depuis le début du siècle. Il suit de près le travail des artisans-potiers, de la fabrication à la vente des pots sur les marchés. Il arrive ainsi à percevoir ce lien presque physique qui existe entre l'artisan et l'objet qu'il fabrique. Cette cohésion est rendue encore plus forte par la spontanéité du dessin de Méheut et la rapidité du trait. L'artisan et son objet ne font plus qu'un.

En témoin fidèle, Méheut nous montre ce groupe des potiers et ces pots qui, les jours de marchés, étaient posés à même le sol et occupaient toute la place du Martray (fig. 1 et 2). Il ne néglige pas pour autant les détails qui ont capté son attention dans la foule, un peu comme le ferait un photographe. Il s'intéresse aussi bien à l'ensemble qu'à l'individu, comme cette attention particulière portée à une femme tricotant au milieu de la foule en attendant un acheteur.

La diversité des coiffes prouvent que l'on se déplaçait de loin pour venir au marché de Lamballe dont la notoriété n'était plus à démontrer. La difficulté des déplacements à l'époque obligeaient certaines familles à venir une fois seulement dans l'année pour y faire provision.



Figure 1. — *Lamballe, le marché*
(*Vieux métiers bretons*, Florian Le Roy, 1944, p. 11).



Figure 2. – *La vente de la poterie sur le marché de Lamballe*
(photographie, coll. Jean Martray).

L'œuvre de Mathurin Méheut est souvent un témoignage historique comme le prouve le dessin *Lamballe, le marché* (fig. 1), où l'on voit une maison, aujourd'hui disparue, située devant la maison du bourreau qui abrite depuis 1972 le musée Mathurin Méheut.

B - Les animaux

Les animaux font aussi partie intégrante des foires et marchés.

Dès son enfance, Mathurin Méheut se familiarise avec les chevaux, grâce à la présence du haras à Lamballe. Ses courses de gamin l'entraînent aussi dans les fermes. Le jeudi, il assiste au marché aux bestiaux sur la place du champ de foire, sans oublier la foire de Saint-Denis qui rassemblait les plus beaux spécimens des campagnes environnantes.

La foire Saint-Denis est l'une des plus anciennes de Lamballe. On l'appelait *Foire Saint-Denis* ou *Foire du 9*, car elle se déroulait le 9 octobre. Elle présentait sur le champ de foire de nombreux chevaux, poulains et porcelets (fig. 3). Des marchands venaient en nombre, étant sûrs de trouver un important approvisionnement en bestiaux. On vendait des chevaux de trait, les *carrossiers*, et on exportait du porc en Angleterre.

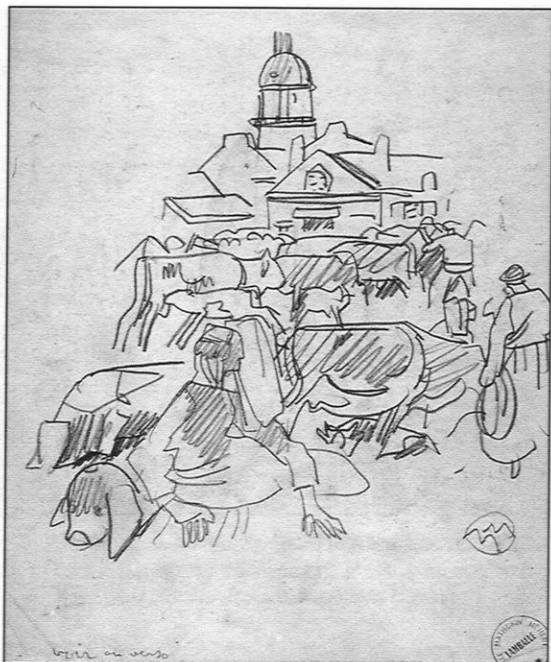


Figure 3. – *Vente de bestiaux sur la place du champ de foire*
(mine de plomb sur papier, 32 x 24 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, B 1.88).

La foire Saint-Denis, anciennement foire aux chevaux, a été remise au goût du jour en 1983, grâce à l'Union des commerçants et artisans lamballais, sous le nom de *Semaine de la Saint-Denis*. Il y a une animation commerciale, avec une exposition-vente de véhicules et de nombreux exposants. En 1989, cette manifestation reprend son nom d'origine *Foire Saint-Denis*, et ne dure plus que trois jours.

La foire Saint-Jean était, comme la foire Saint-Denis et la foire Saint-Simon, une manifestation à date fixe. Elle se déroulait le 24 juin et était comme les autres, une *foire aux poulains*, comme on avait coutume de les appeler. Cependant, la foire de la Saint-Jean était moins importante car on y proposait des très jeunes bêtes ou de moins jeunes qui n'avaient pas trouvé preneur lors de la dernière foire.

Dans les années 30, la totalité de la place étant occupée par les diverses attractions foraines, le marché aux poulains était déplacé vers le Jeu de Paume et empiétait sur le marché aux *p'tits cochons*.

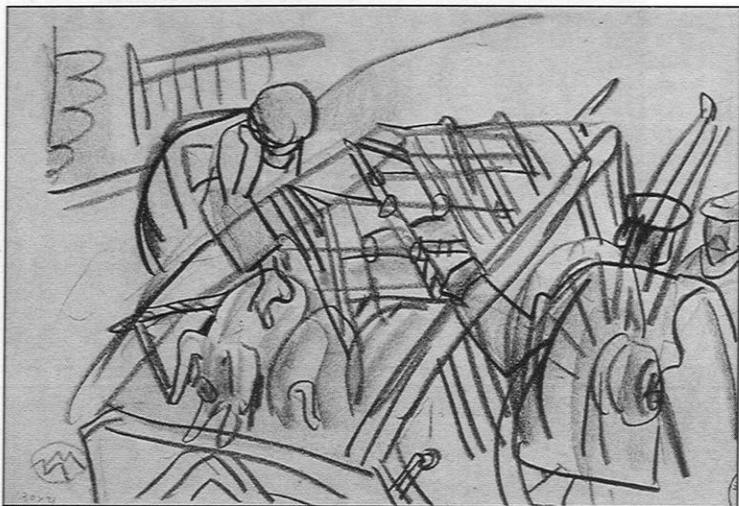


Figure 4. – *Lamballe, marchand de cochons*
(crayon gras noir, crayon gras de couleur sur papier, 22 x 31,5 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, C 1.2).

Le marché aux porcs se trouvait au Béloir, non loin de la place du marché, à l'entrée de la rue Saint-Lazare. Les cages à porcelets étaient amenées en charrettes ou *chars à bancs*, que l'on conduisait ensuite aux *parkings* de l'époque, le long des murs proches, le cheval étant attaché aux anneaux (fig. 4).

La foire Saint-Jean était importante pour le commerce local. Elle attirait bon nombre de camelots et de déballeurs, rivalisant ainsi avec celle de Saint-Brieuc qui se déroulait sensiblement à la même date.

Les auberges et les cafés étaient ouverts dès 8 heures pour accueillir les premiers marchands de vaches, de cochons ou de chevaux et les premiers fermiers qui, avant d'aller proposer leurs animaux, s'arrêtaient pour prendre un *mic* ou une bolée de cidre. On traitait les *affaires* dans les bistrotis pleins à craquer et, après de longues discussions, les marchands de chevaux payaient comptant.

Méheut aimait cette ambiance. En observateur attentif, il se fondait dans la foule des marchands et des vendeurs pour devenir un observateur attentif. Il n'aimait pas déranger ses *modèles* et préférait les surprendre dans leur vie quotidienne, sur le vif. C'est pourquoi l'on retrouve bien souvent ces personnages de dos ; rares sont les portraits dans l'œuvre de Mathurin Méheut.



Figure 5. – *Place du champ de foire, devant chez Rouxel*
(mine de plomb sur papier, 24 x 31,8 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, B 1.111).

Le café *Chez Rouxel* à Lamballe, situé sur la place du champ de foire et dont l'enseigne est toujours présente, devait être un lieu stratégique pour la conclusion des affaires entre acheteurs et vendeurs (fig. 5), tout comme l'auberge *la Tête noire* qui, elle, existe toujours aujourd'hui.

Les dessins de Méheut semblent avoir été faits d'un seul jet. On sait qu'il ne corrigeait jamais et qu'il ne jetait aucun dessin, préférant reprendre une autre feuille pour recommencer. Cela explique la quantité de dessins qu'il a laissés derrière lui et l'importance du fonds d'atelier. Chaque croquis ainsi conservé pouvait être utilisé pour compléter d'autres dessins ou pour servir à la composition d'une œuvre plus importante. Il reprend d'ailleurs bien souvent les mêmes éléments et attitudes d'une œuvre à l'autre.

II - La Montbran

Dès le Moyen Âge, la foire de la Sainte-Croix, dite la foire de la Montbran, se déroule du 14 au 24 septembre sous l'égide du monastère des templiers, ordre fondé en 1118. Le tertre de la Montbran se situe sur une grande voie de circulation, anciennement romaine, allant de Carhaix à Alet

(Saint-Servan) en traversant le Penthièvre. Les paysans et les marchands du Penthièvre y accourent.

C'est une véritable ville qui s'installe pendant 8 jours, formée de tentes alignées portant le nom de rues comme la *rue de Lamballe*, la *rue de Saint-Brieuc* ou la *rue de Castiglione* au milieu desquelles est une place. On y comptait 147 tentes, sans parler des boutiques en plein air, 13 cabarets où chacun vendait quatre barriques et plus de 900 litres de café.

Les dessins de Méheut nous montrent principalement les potiers, les marchands de bestiaux et les scènes conviviales autour d'une bolée.

Selon le mot de Florian Le Roy, auteur des *Vieux métiers bretons* illustré par Mathurin Méheut, la Montbran était essentiellement «la grande fête de la ruralité», même si après la guerre 1914-1918, quelques touristes des plages de Saint-Cast et du Val-André y venaient, attirés par le pittoresque du lieu.

A - Les potiers

La foire de la Montbran (fig. 6) était la plus importante pour les potiers. Elle durait huit jours et c'était certainement l'une des plus longues de Bretagne. Elle était très populaire à la Poterie, près de Lamballe. Sur les 70 familles de potiers que comptaient ce village, on estime que vers 1700, 50 potiers vendaient à la Montbran. Jeunes et vieux y allaient. D'ailleurs, d'après les archives, «on y naissait, on s'y mariait, on y mourait, là-bas où sur le chemin qui y conduisait».

Méheut joue en quelque sorte un rôle d'ethnologue. Il sait que les potiers vont disparaître petit à petit et s'y intéresse tout particulièrement. Son talent d'observateur lui permet ainsi de dessiner vite et de retenir l'essentiel, mais sans jamais figer son sujet. C'est en 1925 que les potiers sont présents pour la dernière fois à la foire de la Montbran. Le développement de la tôle, puis de la tôle galvanisée a amené le déclin de la vente de poteries dès la fin du XIX^e siècle.

Parfois, Méheut s'attarde plus à la composition de l'image avec une succession de plans, animés chacun par une scène différente (fig. 6) : les marchandes d'oies de la Montbran au premier plan avec leur habit très caractéristique, puis la tonne de cidre et enfin l'étalage des pots sur le tertre, dont Méheut a su rendre compte de l'abondance. En effet, les étales les plus volumineux étaient ceux des potiers sur le tertre.

Chaque potier amenait trois grandes *chérées* de poteries, rangées, calées par de la paille, dans des charrettes reliées aux ridelles des côtés par de grandes perches de châtaigniers (fig. 7). Il fallait au moins trois chevaux pour les tirer.



Figure 6. – Foire assemblée, Côtes-du-nord
(Visage de la Bretagne, Horizons de France, Paris, 1946, p. 19).

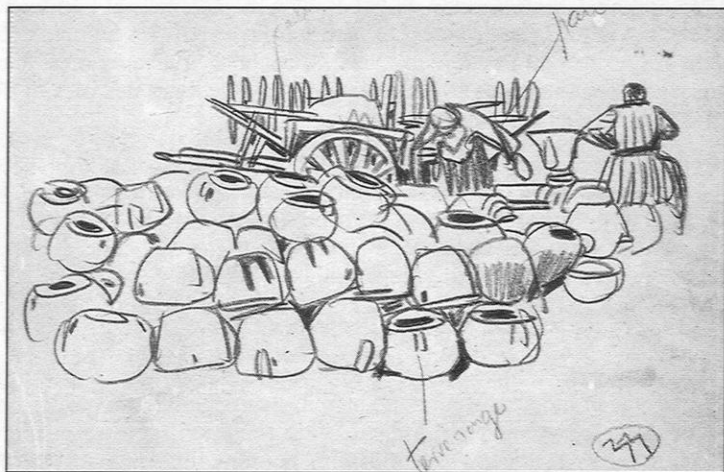


Figure 7. – Potiers déchargeant la charrette
(crayon gras sur papier, 21,4 x 27,2 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, B 1.100).

Méheut ne s'attarde pas ici sur le détail des poteries, leur forme, leur taille, mais plutôt sur le couple de potiers qui décharge la marchandise de la charrette. Il s'attache plus aux attitudes du quotidien. Pour saisir le mouvement et garder toute sa spontanéité, il travaille vite et synthétise ce qu'il voit. Il multiplie les annotations sur le dessin comme la mention «paille» et l'annotation de couleur «terre rouge» qui lui serviront plus tard en atelier. Parfois, pour aller encore plus vite, il indique un numéro pour chaque couleur, qu'il ajoutera par la suite.

Toujours à l'affût d'un détail insolite, l'utilisation du crayon gras lui permet de dessiner plus vite et de saisir ce genre de détail. C'est d'ailleurs son outil privilégié sur le terrain, abandonnant très vite la mine de plomb utilisée au début de sa carrière. Il apprécie la matité et la facilité d'utilisation du crayon gras, taillé aux deux extrémités : une en pointe pour les détails et l'autre en biseau pour un dessin plus vigoureux et fluide. Le crayon gras lui permet d'adapter son graphisme : hachures lâches, serrées ou nerveuses... Il frotte aussi du doigt le crayon pour obtenir des effets d'estompe.

Le graphisme de Méheut change avec l'outil et le matériau utilisés. L'encre offre un graphisme fin et une précision, la mine de plomb un trait descriptif avec des fines hachures et des effets de volume.

B - Les animaux

Au XIX^e et jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle environ, la part prise par l'exposition et la vente du bétail dans les échanges et l'ambiance de la foire est la plus importante. On peut y trouver tous les animaux élevés dans les fermes du Penthièvre : vaches, cochons, chevaux, oies, ânes, moutons... Il semble que la présentation aux acheteurs des oies et des poulets était la plus fréquentée.

Mais l'animal que l'on retrouve le plus souvent dans les dessins de Mathurin Méheut sur la foire de la Montbran est l'oie avec ses marchandes au costume si pittoresque. Méheut stylise au maximum leur costume en montrant l'essentiel. Son approche est plus esthétique que celle de René-Yves Creston, par exemple, dont le travail sur les costumes est celui d'un véritable ethnologue. Dans son livre *Le costume breton*, la précision et le détail ont une part très importante.

Les femmes de la Montbran (fig. 8) avaient comme habit de travail un chapeau et une grande capeline noire attachée sous le menton qui les protégeaient du soleil et du vent. Méheut s'est toujours intéressé aux costumes. Les foires et marchés, comme les pardons, étaient pour lui des moments privilégiés car il y découvrait une diversité de costumes, de formes et de couleurs. Comme sur la plupart de ses dessins, Méheut utilise la couleur, gouache ou crayon gras de couleur, à titre de rehauts. Son



Figure 8. – *Marchandes d'oies arrivant à la Montbran*
(crayon gras noir, crayon gras de couleur sur papier, 25 x 32,5 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, B 1.94).



Figure 9. – *La foire de la Montbran*
(gouache sur papier, 80 x 110 cm, coll. part.).

engouement pour les costumes l'amènera à travailler avec la famille Le Minor de Pont-l'Abbé à l'édition du livre *Broderies en Bretagne chez les Bigoudens* de Jean de La Varende (1947).

Les troupeaux d'oies étaient menés à pied. Quand on habitait loin, on partait de très bonne heure, comme ceux qui venaient de Saint-Alban à 15 km de là. Arrivés à la Montbran, les oies étaient parquées près de l'abbaye, à proximité de la tour des templiers pour être achetées par des particuliers ou des marchands. On les achetait soit pour leur chair, soit pour le duvet, utilisé pour le couchage.

En outre, les chevaux de La Montbran étaient très appréciés. Au Moyen Âge, certains étalons sélectionnés à la foire étaient vendus ou expédiés par mer jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, principal port de l'ordre en Terre sainte. Mais la grande attraction était la foire aux poulains, dans la grande allée de la Rabine. Le *top là* de la transaction de la vente du bétail se faisait au *cul de la tonne*, une bolée de cidre à la main. Mathurin Méheut dessinera aussi beaucoup d'apartés entre maquignons qui discutent la vente des bestiaux.

Méheut travaille sur le terrain et multiplie les croquis afin de saisir le maximum d'informations. Pour cela il utilise un matériel qui répond aux exigences du travail en plein air : papier ordinaire, crayon gras noir ou de couleur, facile à transporter dans sa besace ou même dans ses poches. L'utilisation de ce matériel souple, peu encombrant et facile à mettre en place, prouve une fois encore le dynamisme de Mathurin Méheut.

La gouache représentant *La foire de La Montbran* (fig. 9) est le résultat de nombreux dessins préparatoires qui lui ont servi pour la composition de cette œuvre où il exprime son talent de coloriste. Ils permettent de comprendre la démarche de l'illustrateur qu'est Mathurin Méheut. Yvonne Jean-Haffen écrivait en 1983, à propos de la Troménie de Locronan : «Il n'arrêtait pas de dessiner, il suivait la procession à reculons, butant contre une pierre, éclaboussé par une flaque d'eau, mais il voyait ainsi les prêtres et les pèlerins de face dans une lente progression à travers la ville et la campagne».

L'artiste n'a jamais été passif face à son sujet. Au contraire, il a toujours été au-devant de lui.

Ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est la vie : les apartés des maquignons, la conclusion d'une affaire autour d'une bolée, la convivialité à la buvette... Vendeurs, acheteurs, badauds, tous retiennent son attention.

Depuis toujours et jusqu'à la dernière guerre, la boisson de tous était le cidre, la *bolée de cidre au cul de la tonne*. Les enfants n'étaient pas les derniers. Méheut aimait aussi boire sa bolée en compagnie des marchands. Si le cidre se vend toujours, ce n'est maintenant qu'une boisson comme les autres

Les tonnes de cidre étaient pour la plupart juchées sur des charrettes (fig. 10), de manière à ce que les deux bouts soient libres pour recevoir une

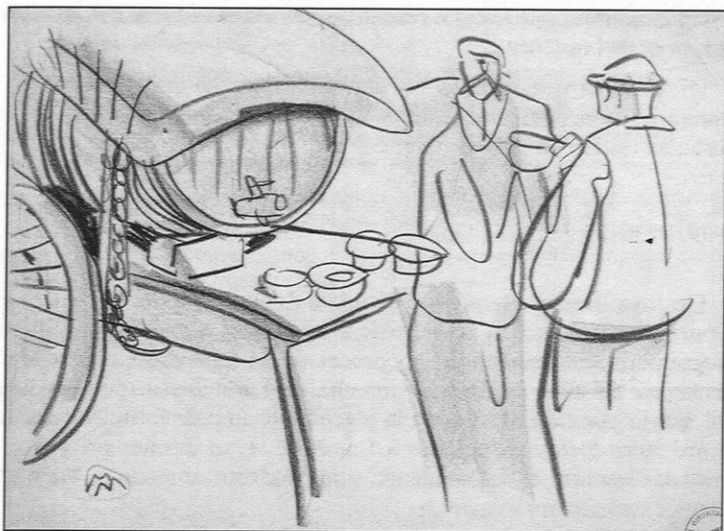


Figure 10. – *La Montbran, la bolée au cul de la tonne*
(crayon gras noir sur papier, 25 x 32,5 cm,
musée Mathurin Méheut, Lamballe, B 1.165).



Figure 11. – *Foire de la Montbran, le coin des chevaux*
(gouache, 85 x 120 cm, 1938, coll. part.).

chantepleure. Pour que le cidre reste frais, les tonnes étaient recouvertes de fougères et de branches.

Ici, pendant que certains boivent une bolée au cul de la tonne, les maquignons concluent une affaire, les autres pique-niquent sur un coin d'herbe au milieu de la foule (fig. 11).

Conclusion

Ces manifestations qui ont évolué au cours des siècles rencontrent toujours un grand succès. La foire de la Montbran existe toujours au mois de septembre, le week-end le plus proche du 14 septembre, mais elle s'est transformée en fête foraine. Le marché de Lamballe a toujours lieu le jeudi, sur la place du Martray et la place du champ de foire. Notons aussi la foire Saint-Denis en octobre à Lamballe. L'an dernier on y trouvait encore des bestiaux et des vendeurs, signe que tout ce mode de vie n'a pas encore complètement disparu.

Aujourd'hui les salons de l'agriculture organisés dans les grandes villes, comme à Paris ou le SPACE (Salon des Productions Animales Carrefour Européen) à Rennes, s'assimilent à ces grands rassemblements qu'étaient les foires et marchés. La différence c'est que l'on n'y vient plus pour vendre ou acheter mais pour exposer le bétail et le matériel agricole.

Si Méheut était encore de ce monde, il s'y rendrait certainement, de la même façon qu'il allait déjà au *Concours agricole* à la porte de Versailles.

Chrystèle ROZÉ

BIBLIOGRAPHIE

- Florian LE ROY, *Vieux métiers bretons*, Horizons de France, Paris, 1944 (réédité en 1992, Coop Breizh, Spézet).
- Jean MARTRAY, *La vie des Lamballais depuis l'an 1000, au fil des ans*, Les presses bretonnes, Saint-Brieuc, 1974.
- Jean MARTRAY, «Foire de Lamballe et marchés d'antan», *Les Amis du vieux Lamballe et du Penthièvre*, mémoires 1978, bulletin n° 6.
- Yvonne JEAN-HAFFEN, *Mathurin Méheut et le monde animal*, CDDP des Côtes-du-Nord, 1987.
- *La foire de Montbran*, Association culturelle de Plébouille.

- Louis BAUDET, Anne DE STOOP, *Foires et marchés en Bretagne*, musée Mathurin Méheut, Lamballe, 1993.
- Jo ALEXIS, «La foire Saint-Jean dans les années 30», *Les Amis du vieux Lamballe et du Penthièvre*, bulletin 1997, mémoires 1996, n° 24.
- Louis BAUDET (ancien maire de La Poterie), *La poterie, une commune en pays gallo - La mémoire d'un peuple*, Imprimerie régionale, Bannalec, 2001.
- Anne DE STOOP, «Les thèmes de Mathurin Méheut», *Les Amis de Lamballe et du Penthièvre*, bulletin 2002, mémoires 2001, n° 29.
- Denise DELOUCHE, Anne de Stoop, Patrick Le Tiec, *Mathurin Méheut*, éditions Chasse-Marée, Douarnenez, 2001.
- Jean-Pierre LE GAL LA SALLE, «La Montbran sous l'Ancien Régime», *Les Amis de Lamballe et du Penthièvre*, bulletin 2002, mémoires 2001, n° 29.